

TRAJET DE L'ŒIL

Voué à la réalité, il y a un moment où j'écris ce que je vis, et un autre où ce que j'écris me vit. Ce phénomène est naturel. Il est lié aux changements de niveau de ma conscience qui, à force de parcourir sa propre perception, en arrive à un regard *central*. L'écriture chemine depuis la périphérie de la conscience jusqu'à ce centre où rayonne l'œil qui la voit, me voit, se voit me voir, et par conséquent m'écrit. Ce que dévoile l'éclairement de cet œil représente toute la connaissance qui, à l'instant, m'est possible. Je dis « instant » parce que je pourrai, ensuite, limiter temporellement ce regard, mais l'instant même échappe à toute dimension, car la conscience qui, en lui, habite mon œil n'est pas discursive, bien que les phrases à travers lesquelles elle se traduira semblent l'être. Cette contradiction est le propre de l'écriture : le cri ne retentit pas, il se note. La vie se survit et se banalise. Les pages peuvent dès lors se lire comme un

récit, même si leurs mots ne furent à l'origine qu'une avancée extrême entre l'œil et le vide — ou bien cet ultime recours pour diminuer la pression du vide qui contractait ma gorge. Sans doute, ce qu'ont saisi les phrases doit s'exprimer à travers leur organisme entier, mais c'est évidemment leur peau qui est, premièrement, apparente. Il faut penser aux organes pour les percevoir. Il faut, en vérité, les penser. Tout se passe alors comme si la perception se matérialisait : elle devient à la fois une présence inscrite dans mon corps et un organe de ce corps. J'ai conscience de son trajet et conscience également de sa place, de son volume, de son pouvoir. *Je m'en sers* et, m'en servant, je me mets en elle, si bien qu'un moment elle devient mon nouvel organisme, mon nouveau corps : un corps dont jaillissent des mots qui sont ma vie, car n'étant plus séparés de moi, ils sont mon regard même — le regard de l'œil central — et constituent réellement une partie organique de ma vision. Un instant, écrire est un état physique, comme respirer. Plus tard, lorsque revenu à mon naturel, je regarde les phrases surgies, elles ne sont plus guère que l'image brouillée d'une découverte redevenue étrange. L'œil central n'est pas encore quotidien. Le cri, une fois de plus, s'est écrit, et je ne peux m'empêcher de penser que crier risque de passer bientôt pour une autre façon de séduire. Il me reste cependant la cer-

trajet de l'œil

titude d'avoir touché en moi à *quelque chose*, et puis celle, combien dérisoire, de savoir que tout poème qui ne se brise pas sur l'à vif de ses propres ruptures, se situe du côté du discours et non point du côté de la réalité.

Décembre 1955.

L'ŒIL ET LES MOTS

Liée toujours à la matérialité de mon corps, mon écriture, je le répète, progresse du « j'écris ce que je vis » au « ce que j'écris me vit ». Cette progression s'effectue naturellement. Elle obéit au développement de ma conscience qui, intensifiant peu à peu sa perception première, en arrive à créer, au centre d'elle, la faculté de voir comment elle voit au moment même où elle voit. Ainsi apparaît une fonction de synthèse dont l'organe est une sorte d'œil central — un œil qui, par la vision simultanée du contenu de son regard et du processus de son regard, crée un nouveau mode d'investigation et de connaissance. Cette connaissance est à la fois savoir et savoir du savoir qui, de l'œil dont il est issu jusqu'au centre du « connu », fait circuler un mouvement d'échange aussi organique que n'importe quel circuit nerveux. Ce mouvement joue d'ailleurs le rôle d'un système nerveux en se sens qu'il ne se contente pas de faire com-

